

Au delà de Salbris, les grands bois, et cachée sous les grands bois, la maison où il était né.

Après avoir dominé son émotion, Nicolas se remit en route et doubla le pas.

C'était un dimanche ; il y avait du monde sur les portes et d vant l'église ; mais personne ne le reconnut, et Nicolas continua son chemin.

Au bout du pays, il s'arrêta de nouveau.

Il y avait là un grand bâtiment carré, sur la porte duquel flottait un drapeau ; et, assis sur la première marche du seuil, un homme en bonnet de police, qui fumait sa pipe.

C'était le bon Michel Legrain, avec six années de plus et sa belle tête honnête et martiale toute blanche.

L'homme et l'enfant se reconnurent et s'élançèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu es exact comme un petit soldat que tu pourrais bien être ce soir, mon garçon, dit le vieux gendarme qui, nous avions oublié de le dire, était passé brigadier.

Les paroles de Michel Legrain étaient aisées à comprendre. Nicolas avait vingt ans, et l'heure du tirage au sort venait de sonner pour lui.

Or, c'était précisément ce jour là que le tirage avait lieu, à midi précis, au sortir de la messe, dans la salle de la mairie.

Michel Legrain fit entrer le jeune homme dans la caserne, Madame Legrain prépara le déjeuner à la hâte, et le vieux soldat dit à son protégé :

— Tu vas manger un morceau et boire un coup ; après nous causerons

— Donnez moi des nouvelles des miens, dit le jeune homme d'une voix tremblante, car depuis bien longtemps il n'avait rien appris touchant sa famille.

Le gendarme fronça les sourcils, hésita un moment, puis avala deux verres de vin coup sur coup, comme s'il eût voulu se donner du courage.

— Ecoute, lui dit-il, les mauvaises nouvelles, ça s'avale tout d'un coup ; c'est sûr à la gorge, mais ça fait moins de mal que si on les boit goutte à goutte. Ton père et ta mère sont morts.

Nicolas pâlit et ses yeux se remplirent de larmes, au souvenir de sa mère.

— Et ma sœur, et mes frères ? dit-il avec angoisse.

— Martinet a quitté le pays, Matthieu et Jacques vivent ensemble, et ils continuent leur métier. Quant à ta sœur, elle est mariée et heureuse.

Nicolas murmurait avec émotion le nom de sa mère.

— Faut pas la plaindre, la pauvre chère femme, dit Michel Legrain, elle avait tant de mal en ce monde, que la mort a été pour elle comme une délivrance.

— Oui, mais mon père... Il était jeune encore... il n'avait pas cinquante ans.

— A peu près, dit Michel Legrain.

— De quoi donc est-il mort ?

— Voyons, mon garçon, reprit le gendarme, ne nous attristes pas outre mesure, je te dirai ça quand nous aurons déjeuné.

Nicolas n'osa pas insister ; mais il mangea de mauvais cœur et, plus d'une fois, il laissa tomber une larme dans son verre.

— Parle-nous de toi, reprit Michel Legrain, Sais-tu que tu fais un beau gars. Tu as des épaules et des bras comme un petit Hercule. Es-tu toujours resté chez le même maître ?

— Toujours.

— Et tu es content ?

— C'est un brave homme, dit Nicolas. Sa femme prend soin de moi et me rapetasse mes nippes comme si j'étais son fils.

— Et gagnes-tu de gros gages ?

— Quarante cinq francs par an, mais je n'y touche guère.

— Ah ! fit le gendarme en souriant, tu as des économies.

— Oui, dit Nicolas qui essuya de nouveau sa joue sur laquelle roulait une larme ; j'ai amassé cent écus. Je pensais à prendre ma mère avec moi.

— Ta pauvre mère n'a plus besoin de rien, dit tristement Michel Legrain, mais si tu tires un bon numéro, tu pourras t'établir. Un bon ouvrier qui a cent écus trouve toujours une ménagère.

Et le gendarme regarda en souriant sa femme encore jeune et son fils, un joli bambin de sept ans, qui était revenu de l'école pendant qu'on était à table.

Madame Legrain secoua la tête :

— C'est drôle, dit-elle, mais j'ai mauvaise idée...

— A propos de quoi ? fit le gendarme.

— Touchant Nicolas. Il pourrait bien amener un mauvais numéro.

— Bah ! fit le gendarme. Et puis, dame ! s'il pert, il partira. Tu es un trop brave garçon pour être peureux, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas l'être, répondit simplement Nicolas. Mais ça me fendra bien le cœur tout de même de quitter mes maîtres... depuis six ans que je suis avec eux, c'est quasiment une famille.

Plusieurs fois, pendant le repas, Nicolas fit allusion à son père, espérant que Michel Legrain lui donnerait quelques détails sur sa mort. Mais le gendarme garda le silence.

Nicolas dit encore :

— Je voudrais pourtant bien aller voir mon *besson* et mon autre frère.

— Je ne te conseille pas, répondit Michel Legrain. Ton frère Matthieu est mauvais à fond, et quand à Jacques, ils l'ont si bien perverti, qu'il ne vaut guère mieux.

— Mais mon frère Martinet, où est-il donc allé ?

— Je te conterai ça ce soir, dit le gendarme.

Un roulement de tambour se fit entendre sous les fenêtres de la caserne.

— Allons, *petiot*, dit Michel Legrain, voici le moment dur à passer. Avale-moi un bon verre d'eau-de-vie, et viens !

Il était midi, le tirage au sort commençait devant le maire et les autorités militaires et cantonales.

Le lieutenant de gendarmerie qui assistait à l'opération n'était autre que l'ancien brigadier de Salbris. Il était passé lieutenant à Romorantio.

Il reconnut Nicolas et l'embrassa.

— Du courage, mon garçon, lui dit-il.

— Ah ! répondit Nicolas qui songeait toujours à sa mère, maintenant cela m'est égal d'être soldat.

Et il attendit son tour.

— Fourre-moi la main bien franchement dans l'urne, lui dit Michel Legrain. C'est comme à la bataille, ceux qui vont toujours de l'avant sont rarement blessés.

Michel Legrain se trompait.

Le tour de Nicolas arriva ; il retira son billet.

— Numéro trois ! dit le scribe.

— Pas de chance ! murmura Michel Legrain.

— Bah ! fit l'ancien brigadier, qui sait ?